

Bulletin

Président CH. FISCHER
52, Rue de Verdun

de la *Société entomologique de Mulhouse*

AVRIL 1947

PROCÈS-VERBAL

de l'assemblée mensuelle du 9 mars 1947

La séance fut ouverte par le président à 10 heures 30. Il salua les membres et les remercia pour leur présence. Le bulletin du mois de février fut distribué et trouva l'approbation de tout le monde. On présenta quelques boîtes de papillons et entre autres notre vétéran M. MASTIO nous fit voir des espèces de *P. napi*. *Leuc. daplidice*, *C. edusa* et *C. hyale*. Notre président apprécia ces captures de notre collègue, âgé de 82 ans et donna un bref aperçu sur ces lépidoptères.

M. KUMMERER nous montra des papillons pris par lui au Lac d'Alfeld à savoir: *A. paphia valesina* Esp. Une aberration mâle albinotique de *Chr. hippothoe* L. Le fond ordinairement rouge foncé est ici d'un jaune clair avec bordure très large brun noir. Le dessous est un peu plus foncé que d'habitude avec des ocelles petites, semblable au dessous d'une *eurybia* O. Entre autres nous remarquons encore une *Palimpsestis duplaris* L. Notre Président nous présenta

Leuc. impura Hbn., *straminea* Fr. *obsoleta* Hbn. et dont on trouve les chenilles dans les roseaux; *Das. fascelina* L. dont les chenilles vivent sous l'écorce des saules; *Sesia apiformis* Cl. et *vespiformis* L., quelques *Orthosia* et *Xanthia* dont on trouve les œufs à l'extrémité des branches de *Salix caprea*. quelques coléoptères tels que *Car. auronitens* var. *ignifer* Hw., *violaceus* L., *catenulatus* Sc., *nemoralis*, *monilis* F., *arvensis* Hbst. et *convexus* F. qu'on peut trouver actuellement dans la forêt sous la mousse où ils passent l'hiver.

Après avoir donné connaissance de quelques lettres le Président remit à notre caissier décompte des cotisations reçues et de ses dépenses. Ensuite on décida de se réunir pendant l'été le deuxième samedi du mois à 20 heures.

Dans un petit discours, notre Président nous indiqua les espèces qu'on peut chasser actuellement. Après une conversation animée et intéressante la séance fut levée à midi.

Sur les traces de Fabre / par E. Storck

1ère partie.

Si vous révélez à un Français moyen que vous vous occupez d'entomologie, il ne manquera pas

de vous répondre, pour peu qu'il ait quelque culture: «Ah oui! c'est merveilleux. J'ai lu Fabre.» J. H. Fabre est en effet l'alpha et l'oméga des études entomologiques de

presque tout le monde, il est l'Aristote de la scolastique moderne, car c'est dans ses livres que les Français, en général peu curieux d'histoire naturelle, puisent leurs connaissances entomologiques. Bien rares sont ceux qui ont le goût ou le courage de refaire ses observations ou de vérifier ses conclusions.

A qui n'est-il pas arrivé, par exemple, de lire ou d'entendre dire que la femelle du Grand Paon attire les mâles à une dizaine de kilomètres à la ronde? Or, si l'on fait la part de l'exagération contenue dans cette affirmation, c'est bien Fabre qui est à l'origine de celle-ci. Le «problème du Grand Paon» est l'une des pièces de résistance des «Souvenirs Entomologiques». L'entomologiste qui discute du problème des femelles appelantes se heurtera infailliblement aux chapitres «le Grand Paon, le Minime à bandes, le Bolbocère». Résumons donc d'abord ce que Fabre dit de ce problème, quitte ensuite à ajouter nos propres constatations.

Avec des femelles «nubiles» de *Saturnia pyri*, d'*Eudia pavonia* et de *Lasiocampa quercus*, Fabre est arrivé à avoir tantôt une quarantaine, tantôt une soixantaine de visiteurs mâles. Ces nombres, en ce qui concerne *pavonia* et *quercus*, l'étonnent fortement; ces espèces, dit-il, sont fort rares dans sa région. Il pense donc que les mâles sont «arrivés de très loin, parfois de plusieurs kilomètres». «Guidés par une boussole inconcevable», dit-il dans son langage poétique, «ils arrivent, accourus des champs lointains».

Qu'est-ce qui attire les papillons avec tant de sûreté? C'est une odeur, pense Fabre. En effet, aucun visiteur n'arrive lorsque «la recluse» est dans une boîte hermétiquement close. Cependant, ce n'est pas une odeur ordinaire, car les papillons viennent souvent avec le vent, et nulle odeur n'envoie ses particules à des kilomètres de distance, ce serait «remplir l'infini avec le zéro».

Quelles sont les conclusions de Fabre? Les voici:

«L'odeur reconnaît deux génésses. A l'émission substituons l'ondulation, et le problème du Grand Paon s'explique. Sans rien perdre de sa substance, un point lumineux ébranle l'éther de ses vibrations et remplit de lueur un orbe d'ampleur indéfinie. A peu près ainsi doit fonctionner le flux avertisseur de la mère Bombyx. Il n'émet pas des molécules, il vibre, il ébranle des ondes capables de se propager à des distances incompatibles avec une réelle diffusion de la matière.... Comme la lumière, l'odeur a ses Rayons X.»

Le raisonnement de Fabre est rigoureusement géométrique. N'oublions pas que l'entomologiste était professeur de mathématiques. Au risque de nous répéter, donnons-en la quintessence:

1. Les mâles sont attirés par une odeur. Mais ils sont fort rares. Toutefois, ils viennent nombreux.

2. Donc, ils sont attirés de fort loin. Cependant, l'odeur ordinaire n'a qu'un rayon d'action limité, en plus, l'odeur en question opère dans la direction opposée à celle du vent.

3. Il ne peut donc pas s'agir d'une odeur ordinaire. L'odeur ordinaire étant la propagation des particules, nous devons avoir affaire ici à une odeur rayonnante.

La logique géométrique a sa force, mais aussi ses faiblesses. Qu'un maillon de la chaîne se brise, et tout le beau raisonnement s'écroule. Soumettons à l'épreuve celui de Fabre.

Je vois deux points faibles dans le raisonnement de Fabre. L'un est la constatation que les papillons cités sont fort rares autour de sa demeure. L'autre est la conclusion que c'est l'odeur qui les amène de fort loin.

«Les cocons du Grand Paon», dit Fabre, «ne sont pas introuvables dans mon étroit voisinage, mais ils sont fort rares, car les vieux amandiers, séjour de la chenille, n'y abondent pas.» Les deux autres espèces sont, d'après lui, bien plus rares encore. Fabre n'a rencontré

xante papillons sont venus à l'appât.

J'entends l'objection qu'on me fera: S'ils sont venus si nombreux, c'est parce qu'ils ont été attirés de loin. Venus de loin? Je veux bien; mais qu'est-ce qui prouve qu'à cette distance ils ont été attirés?

Quel lépidoptériste n'a pas encore vu les mâles de *Lasiocampa quercus* parcourir les Landes comme des forcenés? Au mois de juin dans les Alpes, fin juillet et en août aux moindres altitudes, ils rôdent infatigables, tantôt en traits de flèche, tantôt en une ligne courbe, rebroussant chemin, surmontant les obstacles, utilisant les chemins tracés par l'homme, furetant dans les buissons. Comment Fabre ne les a-t-il pas vus? D'abord parce qu'il n'était pas chasseur fervent. Il le dit lui-même. Ensuite parce qu'il devait avoir le plus souvent les yeux fixés sur le sol. Et finalement, parce qu'il est parfois difficile de reconnaître en un de ces boulets lancés à toute allure un bombyx du chêne.

Si les mâles de *Lasiocampa quercus* étaient attirés à des kilomètres de distance, pourquoi parcourraient-ils les Landes comme des fous? Ils pourraient attendre tranquillement que le «fanal d'une femelle s'allume». Ils orienteraient alors leur «boussole inconcevable», et comme les femelles sont à peu près aussi nombreuses que les mâles, chacun aurait sa petite chance d'arriver le premier au moins une fois, sans s'exténuer inutilement.

J'aurais pu tenter des expériences avec le Minime à bandes. Je ne l'ai pas encore fait parce que l'époque du vol de *Lasiocampa quercus* coïncide dans la plaine avec la période de vacances et parce que, depuis une quinzaine d'années, le Petit Paon me fournit des expériences sans frais et parfaitement concluantes.

2ème partie.

Le 26 mars 1932, je me promenais, près de Guebwiller, sur les pentes raides très ensoleillées qui protègent le village de Lautenbach contre les vents du nord. La mon-

tée s'effectue à travers les prés qui deviennent des pâturages en automne. Au-dessus de la zone des prés commence la lande, abandonnée aux bruyères et aux genêts à balais. Le bétail y vient bien, mais de façon irrégulière. L'endroit forme au flanc de la montagne une ceinture de cent cinquante mètres de largeur environ. Un chemin horizontal, délicieuse promenade, en parcourt la partie supérieure. Je pouvais, tout en me promenant, me plonger dans la lecture du livre que j'avais apporté.

Il était à peu près deux heures quinze, lorsque ma vue fut frappée du nombre inaccoutumé de papillons bruns qui passaient à côté de moi. «Que de Vanesses polychloros!» me dis-je. Mais, mon attention éveillée, je me rendis bientôt compte que je n'avais pas affaire à des vanesses. Les papillons passaient en un vol turbulent, montant, descendant, se croisant, ne tenant aucun compte du chemin. Aurais-je affaire à des mâles d'*Eudia pavonia*? En effet, en voici un, accroché à une brindille de sarothamne. Le vol avait à peine commencé.

Ce fut un spectacle inoubliable. J'avais l'impression que des centaines de papillons parcouraient la lande. Chaque coup d'œil m'en montrait au moins trois ou quatre. Ils passaient très rapidement, dans toutes les directions. Avec leur vol légèrement en vrille, ils semblaient s'enfoncer dans l'air. Malgré la pente, ils ne s'élevaient guère à plus de trois mètres du sol. Les happer au filet semblait folle entreprise. J'en pris néanmoins plusieurs. La race était un peu plus petite que celle de la plaine, d'un ton violacé plus accusé. Je me mis à la recherche des femelles. J'en trouvai quatre, suspendues aux brindilles des bruyères. Les anneaux d'œufs montraient qu'elles venaient de pondre.

Le soleil baissant calma un peu la sarabande. Une femelle se leva, parcourut d'un vol lourd une dizaine de mètres, s'abattit et se remit à pondre. Une autre quitta le sol, prit un peu de hauteur et

s'abattit également. Les deux étaient fraîchement fécondées. Enfermées vivantes dans de grandes papillotes, elles continuèrent à se démener et à pondre. Il était cinq heures. Le vol des mâles avait cessé. Je descendis rapidement à travers les prés pour ne pas manquer mon train.

Comme j'étais en vacances, je revins le lendemain. Mais j'avais, cette fois, préparé mon expédition. Dans une boîte, j'apportais deux femelles non fécondées. J'arrivai à une heure et demie. Le vol des mâles n'avait pas encore commencé. Tant mieux.

Je posai ma boîte sur une pierre pour m'informer des conditions atmosphériques. Le temps était superbe, un vent régulier, pas trop fort, soufflait du nord-est. La douce chaleur du soleil commençait à réchauffer l'atmosphère.

Voici le premier mâle. Quand je l'aperçus, il voletait déjà autour de la pierre, explorant chaque recoin. Arrivé à la boîte, il s'agrippa à la toile métallique qui la couvrait et chercha à pénétrer dans l'intérieur. Pas encore, mon petit!

En voilà un autre. Il arrive avec le vent, volant en flèche à trois mètres de hauteur. Il passe juste au-dessus de la boîte, continue sa course pendant quelques mètres, puis brusquement s'abat, remonte le courant et vient à la femelle. Un troisième arrive obliquement à toute allure. A quelques mètres de la pierre, son vol devient hésitant, il se rapproche du sol et a bientôt trouvé la boîte. Puis le nombre des visiteurs augmente, et mes yeux ne peuvent plus se porter sur tous. Mais je constate que la boîte est entourée d'un halo d'effluves qui s'allonge du côté du sud-ouest, entraîné par le vent. Au loin, la sarabande continue. Au nord-est, au nord, des papillons passent à vingt mètres sans prendre garde à mes femelles. Autour de celles-ci, c'est un grouillement de corps, un battement d'ailes continu. Dans les herbes, dans les buissons, les recherches se poursuivent. Pendant ce temps, mes prisonnières attendent sans s'émouvoir.

(à suivre)